

<p>Willaj-Uma. Pisi punhawpin rikunki Anti-suyuta hakiyki. Hinan tinkuni qipyuki. (Rumi-Nawiman upallalla.) Utbay-utbay, rumi Tunki.</p>	<p>L'ASTROLOGUE. Dans peu de jours tu verras le pays des Andes à tes pieds. Je lis cela dans le livre sacré. (Bas à Œil-de-Pierre.) Vite, roule vite, chef de pierre.</p>
--	---

SCÈNE XI.

Environs de la forteresse d'Ollantai dans la ville de Tambo.

[Dialogue premier.]

ŒIL-DE-PIERRE, pitoyablement blessé. UN INDIEN.

<p>Rumi-Nawi. 1125 Manahu kay kitipika Pillapas kan quyapayakuj? Huh Runa. Pin kanki, runa, willaway? Pin haynata rurasunki? Maymantan kunan hamunki, 1130 Hika kiri, quyay-quyay?</p>	<p>ŒIL-DE-PIERRE. N'y a-t-il personne dans ces environs qui prenne pitié de moi? UN INDIEN. Qui es-tu donc, l'homme? Qui t'a mis dans cet état? D'où viens-tu ainsi couvert de blessures si affreuses?</p>
--	--

1123. Dans ce vers, le mot *quipo* est synonyme de *livre sacré*, le grand prêtre ayant un *quipo* qui traitait probablement de la science divine: car, dans cette occasion, il parle du *quipo* comme d'une autorité suprême pareille à celle des oracles.

1124. Ce vers, qui est adressé à Œil-de-Pierre, nous prouve que l'astrologue était le confident ou peut-être l'instigateur de la ruse que le premier était sur le point d'em-

<p>Rumi-Nawi. Inkaykiman willamuy riy, Quyashaykis hamun niry. Runa. Iman sutryki? Rumi-Nawi. Amaraj sutryta willayhu. Runa. 1135 Kaypi suyay. (Llojsin.)</p>	<p>ŒIL-DE-PIERRE. Va vite chez ton roi, et dis-lui qu'une personne qu'il aime est arrivée. L'INDIEN. Quel est ton nom? ŒIL-DE-PIERRE. Il n'est pas besoin de me nommer. L'INDIEN. Attends-moi ici. (Il sort.)</p>
---	---

ployer à l'égard d'Ollantai, et dont le succès devait assurer le triomphe complet du parti du roi sur ce rebelle. Le grand prêtre parle de ce triomphe avec certitude, sur la foi de son *quipo* à ce qu'il disait, mais, en réalité, parce qu'il était dans le secret d'Œil-de-Pierre. Quand au mot *tunki*, voir la note au vers 1577.

1131. Dans mon texte, les verbes *riy* et *willamuy* sont placés à l'inverse de l'ordre où ils se trouvent dans les autres textes, ce qui est non-seulement plus logique, mais encore plus conforme aux exigences de la rime, et prouve en même temps que notre leçon est la primitive. C'est un exemple à ajouter à ceux que nous donnons dans la note sur le vers 1211: ces deux impératifs ainsi groupés équivalent à la locution: *va vite donner avis*.

1133. Nous avons déjà dit dans notre *Étude* préliminaire, que les poètes quechuas n'étaient pas arrivés à perfectionner la composition jusqu'au point de diviser un vers entre deux ou plusieurs interlocuteurs. Dans le drame quechua, quand ce que dit un des personnages ne remplit pas un vers entier, le vers reste inachevé, sans que l'interlocuteur suivant le complète. Le fragment de vers qui nous occupe, ainsi que celui qui porte le n° 1135, et plusieurs autres dans Ollantai, sont des exemples à l'appui de cette observation. Tschudi a voulu combler, dans quelques-uns de ces fragments, ce qu'il regardait à tort comme des lacunes. Ici, par exemple, dans le vers complété par lui: *Iman willaway sutryki*, le mot *willaway* est une véritable cheville. Voir la note au vers 1049.

[Dialogue second.]

OLLANTAÏ, ŒIL-DE-PIERRE.

Rumi-Ñawi.

Waranka kutin muhani,
bapaĵ Inka, yupiykita!
Ķuyapayay wahĶaykita,
1138 bis LLantuykitan y munani.

Ollantay.

Pin kanki? Kayman puririy!
1140 Pin Ķay hinata rurasunki?
MayñĶmantan urmamunki,
Pitaĵ kanki Ķika kiri?

Rumi-Ñawi.

AnĶatan Ķan reĶirwanki;
Rumin kani Ķay ĶormanĶ,
1145 Ķakiykiman Ķaymi urmani:
Ķan, Inkan, hokariwanki.

ŒIL-DE-PIERRE.

J'embrasse mille fois la trace de
tes pas, ô puissant roi!
Aie pitié d'un malheureux
Qui se réfugie sous ton ombre.

OLLANTAÏ.

Qui es-tu? Approche!
Qui a pu te maltraiter ainsi?
De pareilles blessures provien-
nent-elles d'une chute terrible?

ŒIL-DE-PIERRE.

Tu me connais très-bien; je suis
cette pierre qui tomba un jour, et
qui maintenant tombe encore à tes
pieds. Relève-moi, ô mon roi!

1138 bis. Ce vers, qui manque dans le 1^{er} texte de Tschudi, et qui n'est nullement nécessaire pour compléter le sens, est remplacé par un vers tout différent dans le texte de Markham. C'est ce dernier qui a passé dans le 2^{me} texte de Tschudi. Quoique je pense que ce vers n'existait pas à l'origine et qu'il a été introduit seulement pour donner à la composition la forme du quatrain, je conserve ma leçon, qui, du moins, n'est pas en désaccord avec le contexte. Celle de Markham Ķakiykipitaymi kani, *me voilà à tes pieds*, est déplacée ici; car la réponse d'Ollantay qui dit: *approche-toi*, ne se concilie guère avec la position d'un homme agenouillé à ses pieds, attribuée à Œil-de-Pierre qui devait certainement être encore debout jusqu'au vers 1145, où il s'agenouille en effet. Cela prouve ce que nous avons dit dans notre *Étude* préliminaire, que notre texte, nous venant de la main d'un homme versé dans la langue quechua, ne pouvait contenir des inconséquences si manifestes, dont malheureusement les autres textes offrent trop d'exemples.

1144. Ce vers fait allusion à la bataille contre Ollantay, récemment perdue par Œil-de-Pierre, qui en prend occasion de faire un jeu de mots. Les autres traducteurs n'ont pas compris le vrai sens de ce passage. Le relatif Ķay, *cela*, est aussi un adverbe de temps, qui équivaut à dans *ce temps-là*, à *cette occasion*, etc. C'est pourquoi nous

Ollantay.

ĶanĶu kanki, Rumi-Ñawi,
Anri-suyu Ķay waminka?

Rumi-Ñawi.

Ñohan kani Ķay hiwaya
1150 Ķaymi yawarta Ķihani.

Ollantay.

Sayarimuy kay makiyman!
Pin Ķaynata rurasunki?
Pin kayman pusamusunki,
Kay Tampuyman, kay ĶawĶiy-
1155 Mosuĵ paĶata apamuy, [man?

OLLANTAÏ.

Est-ce toi, Œil-de-Pierre,
Grand chef de la région des Andes?

ŒIL-DE-PIERRE.

Oui, je suis cette roche d'autrefois,
Qui saigne aujourd'hui.

OLLANTAÏ.

Lève-toi et viens dans mes bras!
Qui t'a traité de la sorte?
Et qui t'a conduit jusqu'à ma
forteresse et jusqu'à mon foyer?
Qu'on apporte des vêtements neufs

l'avons traduit par *un jour*. Il n'est pas possible de le comprendre autrement, car il modifie le verbe Ķormay, *tomber*, qui est à la 1^{re} pers. sing. du prés. de l'ind., en sorte que la traduction littérale serait: *je suis cette pierre qui suis tombé un jour*. Dans le vers suivant, ce même adverbe, avec la désinence MI, qui sert à donner de l'énergie aux mots, prend le caractère du présent, et équivaut à *encore aujourd'hui*. En quechua, à la différence des langues européennes, les adverbess prennent, ainsi que nous l'avons fait observer sur le vers-150 bis, diverses désinences selon les temps du verbe.

1148. Au vers 1011, Œil-de-Pierre est appelé chef des Andes, et ici Ollantay lui donne le même titre, ce qui prouve que ce n'était pas par erreur qu'on l'appelait ainsi: car, après la révolte d'Ollantay, Œil-de-Pierre avait pris le commandement de l'armée contre les rebelles, et les Andes étant le théâtre de la guerre, c'est avec raison qu'il était appelé chef des Andes. Dans ce vers, le mot kaj, *qui a été*, précise encore cette circonstance, de manière à écarter toute erreur. Le vrai sens du passage est: *Grand chef qui a été dans la région des Andes*. Effectivement, non-seulement Œil-de-Pierre y avait été, mais il avait perdu la bataille. Le vers 1166, où Œil-de-Pierre parle de son titre de chef du Haut-Pays (Hanan-suyu), comme d'une chose si éloignée, qu'il craint qu'Ollantay ne l'ait oubliée, prouve encore une fois ce que nous disons ici.

1149-1150. Notre traduction, qui est tout-à-fait littérale, diffère de celle de Tschudi. Le mot Ķay est ici adverbe de temps, avec la signification: *dans ce temps-là, un jour, etc.* et avec la désinence MI (Ķaymi) veut dire *à présent*. Nous ne saurions trouver de meilleurs exemples de ce que nous avons dit au sujet du vers 1144. Ķihay, *verser*, est à la 1^{re} pers. sing. du prés. de l'ind. (Ķihani.) Tschudi, dans sa traduction, a mis ce verbe au passé, qui serait ĶiharĶani, et qui, s'il existait dans le texte, formerait un contre-sens. Pour rendre la chose plus claire, je donne ici le mot-à-mot:

Ñohan kani Ķay hiwaya,
Moi je suis d'un jour la roche,
Ķaymi yawarta Ķihani.
Et maintenant du sang je verse.

Œil-de-Pierre, tout en jouant sur son nom, regrette sa vigueur d'autrefois et déplore son état présent.

Munashaymi kay Awkiha.
Imanashan sapaykiha,
1157 bis Manahu manhanki wahu?

Rumi-Nawi.

Mosuy Inkan hay kushopi
Tupaj-Yupanki tiyaykun ;
1160 Kaymi tukuyllata raykun
Kawsaj yawar posukopi.
Hinantintaña borospa
Manan sonkun tiyaykunhu ;
Tukuy nuhhu puka suhun ;
1165 Tukuytan sipin moskuspa.

Pour mon chef bien-aimé.
Comment es-tu venu seul,
Sans craindre la mort ?

ŒIL-DE-PIERRE.

Comme nouveau roi au Cuzco
Toupac Youpanqui s'est installé.
Contre le vœu de tous, il s'est élevé
sur un flot écumant de sang humain.
S'il ne fait trancher la tête à tous,
Son cœur n'est pas tranquille ;
La fleur rouge du *Nuccho* coule
partout, car il immole tout dans
son délire.

1157 bis. Ce vers, qui n'existe pas dans le 1^{er} texte de Tschudi, et dont l'absence laissait le sens du passage incomplet, se lit ainsi dans Markham et dans le 2^{me} texte de Tschudi. Manan kanhu kanpaj wahu. Il n'y a pas mort pour toi. On voit que le nôtre est différent, et nous l'avons conservé comme plus en harmonie avec le contexte; car rien n'est plus naturel que la question d'Ollantai, comment, étant venu seul, Œil-de-Pierre n'avait pas eu peur de la mort. Après tout, je crois que la leçon primitive a été perdue, et remplacée postérieurement selon l'idée des copistes.

1160. Avec la désinence *lla*, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit au sujet du vers 914, exprime le peu d'importance d'une chose, *tukuy*, tous, prend une signification tout-à-fait différente. Sans cette désinence, le sens serait que Toupac-Youpanqui s'était fait roi grâce à tous (*tukuywan*), c'est-à-dire par la volonté générale, tandis qu'avec la désinence *lla* suivie de *ta*, signe du complément direct, *tukuyllata*, signifie contre tous, c'est-à-dire contre la volonté générale. Tschudi, qui, dans ses corrections, n'a pas égard aux règles de la versification, nous donne ici un vers de neuf syllabes sans aucun rythme : Kay tukuy llajtata (non llajtajta) raykun, et dont le sens : Il est entré dans tous ces villages, est injustifiable, car il n'est question de l'entrée du roi dans aucun village. Ce qui est encore plus singulier, c'est que, pour éviter cette inconséquence, il fait de sa propre variante une traduction purement arbitraire : Il ruine toutes les villes de fond en comble.

1162-1165. Mot-à-mot :

Hinantintaña	borospa
Le monde entier	en décapitant
Manan sonkun	tiyaykunhu
Non son cœur	se tient plus.
Tukuy nuhhu	puka suhun,
Tout le nuc-chu	rouge glisse,
Tukuytan sipin	moskuspa.
Car tous il (le roi) tue	délirant.

Hinantin, entier, s'applique aux personnes aussi bien qu'aux choses. Exemples : Hinantin runa, l'humanité entière. Hinantin llajta, les villes entières. Ce mot,

Hanan-suyu waminhanmi
Karkani, ihas yuyanki :
Hayta yahaspan Yupanki
Wayyawan paypakamanmi ;
1170 Kay qaraj sonhu kayninpi
Kayta ruray, kayta kamay!
Ñan rikunki, munay yayay,
Qaynan kiriwan wasinpi.

Ollantay.

Ama llakiy, haka Rumi.

1175 Kunan-kunan hampiskayki :
kantatajmi bawashayki,
Kanmi kanki paypaj tumi.
Inti watana punhawpi,

Tu n'a pas oublié, sans doute,
que j'étais chef du Haut-Pays :

Youpanqui, sachant ce qui m'est
arrivé, me fit appeler chez lui,
Et, comme il a un cœur féroce,
Il a ordonné de me traiter ainsi.
Voilà, mon protecteur bien-aimé,
Comment on m'a déchiré chez lui.

OLLANTAI.

Ne t'afflige pas, Œil-de-Pierre
puissante;

Avant tout il faut te guérir :
Car je vois déjà en toi le couteau
que je brandirai contre lui.
Au grand jour du Soleil,

dans le premier vers du quatrain, étant à l'accusatif, n'a pas besoin du substantif *runa*, qui est sous-entendu. Le *nucchu* est une fleur visqueuse dont la couleur est rouge de sang, et la forme très-effilée et longue de 5 à 6 centimètres. Selon la tradition, chez les Incas, c'était l'habitude de jeter des fleurs effeuillées sur les personnes qui se trouvaient dans certaines circonstances solennelles : par exemple, aujourd'hui même, quand un cacique est élu, on l'accompagne à sa demeure au son des instruments de musique et en le couvrant de fleurs. La fleur du *nucchu*, comme signe de deuil, était réservée pour les condamnés à mort, et en jeter sur eux était regardé comme un acte de piété. Cette pratique s'est conservée au Cuzco dans la procession dite du Seigneur des tremblements de terre (*del Señor de los temblores*) où on jette sur le crucifix une telle quantité de ces fleurs, que le pavé disparaît complètement et semble avoir été arrosé de sang. L'emploi d'autres fleurs dans cette procession, qui a lieu le lundi saint et qui est très-renommée au Pérou, serait regardé comme une impiété. Œil-de-Pierre, en disant que la fleur du *nucchu* glissait partout, voulait dire tout bonnement que les condamnations à mort ne cessaient pas. L'intelligence du vers 1164, qui est si claire avec cette explication, serait impossible sans elle, d'autant plus que, par une faute d'impression ou de copie, dans tous les autres textes, le mot *sunhun* (*suchun*) 3^{me} pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe *sunhu*, couler, glisser par terre, était défiguré par le simple déplacement de l'n, et transformé en *sunhu* (*sunchu*), qui étant lui-même un mot quechua, n'a pas été corrigé, et obscurcissait entièrement le sens. *Sunhu*, est le nom d'une famille de fleurs inodores, sans aucune vertu remarquable, généralement jaunes et si abondantes au Cuzco, qu'on n'en fait aucun cas. La preuve évidente que ce substantif n'existait pas dans le texte primitif, c'est que la proposition, telle qu'elle se lit dans les autres textes, se refuse à toute analyse par défaut de verbe. Tschudi lui-même, pour se tirer d'embarras, donne à ces fleurs des propriétés homicides, auxquels il assimile le délire de l'Inca. Dans le vers 1164, *nuhhu* est le sujet d'une proposition incidente, et dans le vers suivant, le sujet *il* se rapporte au roi, comme on le voit dans notre traduction interlinéaire.

Kay Tampupı Hatun Raymı :
 1180 Kaypaña kofukunaymı,
 Kaypañatajımi wıñaypı
 Tukuypas kofukamusun.

Rumi-Nawi.

Kimsa punñaw raymı kañun,
 Kusikuypas tahsa kanman,
 1185 Kaypañ iñas allıyayman,
 Sonkuyku ñaypañ rimañun.

Ollantay.

Hinan kanha. Kimsa tutan
 Hatun Intita watasun,
 Kusipi tukuy tiyasun,
 1190 Wisqasunñis kay Tamputan.

Rumi-Nawi.

Warmakunatan kunana,
 Paykunañ tutanmı kanha !
 Paykunan kaypı samanka,
 Warmı koshanta apana !

Nous célébrerons à Tambo la fête solennelle :

Ce jour-là, je le donne à la joie,
 Et sur les hauteurs de mes do-
 maines, tout le monde se réjouira.

ŒIL-DE-PIERRE.

Ces trois jours de fête seront
 Un allègement pour moi ;
 Peut-être je serai déjà guéri, et
 nos cœurs se donneront au plaisir.

OLLANTAÏ.

Il en sera ainsi. Trois nuits nous
 veillerons en l'honneur du Soleil,
 Et pour mieux nous livrer à la joie,
 nous nous enfermerons à Tambo.

ŒIL-DE-PIERRE.

Que les jeunes gens comme toujours,
 trouvent en ces nuits leurs délices !
 Qu'ils se reposent de leurs fati-
 gues en emmenant les épouses
 qu'on leur a données.

1179. La grande fête du Soleil, appelée *Hatun Raimı*, était le jour le plus solennel chez les Incas. Garcilaso de la Vega l'a longuement décrite dans *Los Comentarios Reales*, P. I, L. VI, cap. 20.

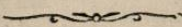
1194. Ce vers, dont le sens littéral est :

Warmı koshanta apana
 La femme à lui donnée il doit emmener,

a été traduit par nous au pluriel parce qu'en quechua, le pronom *il* est pris ici dans un sens distributif, et équivaut à *chacun*. Garcilaso de la Vega (P. I, L. IV, cap. 6) dit que l'Inca distribuait les femmes à tous les nobles et aux hommes qu'il voulait distinguer. Dans le chap. 8^e du même livre, il ajoute que le mariage n'était pas célébré par le grand prêtre, mais par l'Inca lui-même, et que pour dire *une femme légitime*, on préférait la locution *femme donnée de la main de l'Inca*. Le langage d'Œil-de-Pierre en cet endroit est une nouvelle preuve de l'ancienneté du drame. Aucun auteur moderne n'aurait si bien connu les usages de l'antiquité, ou du moins, s'il avait fait allusion à celui dont il s'agit ici, il aurait donné plus de développement à sa pensée, pour la rendre intelligible, tandis qu'Œil-de-Pierre emploie seulement le mot *koshanta*, dont le sens était parfaitement connu des auditeurs de son temps.

SCÈNE XII.

Cour intérieure du Palais des Vierges d'Élite, avec une porte donnant sur le jardin.



BELLA, SALLIA.

Ima-Sumaj.

1195 Munakushay pitu Salla,
 Haykajkaman, ñıy, pakankı
 Hay simita? Rikuy, talla,
 Kay sonkuytan pahmıwankı.
 Qayna weñwankamalla
 1200 Mana kan willawaspaykı.
 Rutiskanmı huñaymanta,
 Piña llakin kayñımanta.
 Ama pakawayñun, urpı,
 Pitaj putın, pitaj wakan,

BELLA.

Ma bien-aimée, compagne Sallia,
 Combien de temps encore me
 cacheras-tu ce secret? Pense, ma
 sœur, combien mon cœur est at-
 tristé. Je pleurerai sans cesse
 jusqu'à ce que tu me dises la vérité.
 Dans cet endroit-là quelqu'un
 souffre pour mes péchés;
 Ma douce colombe, ne me cache
 rien : qui souffre, qui pleure au

1197. Dans le premier texte de Tschudi, comme dans tous les autres textes, on trouve *Salla* au lieu de *talla*. Quelque leçon qu'on adopte, toutes les deux sont parfaitement correctes : car, soit nom de personne, soit titre, le mot est au vocatif. Nous préférons *talla*, parce que, bien qu'en quechua, les lois de la rime soient moins rigoureuses que dans la poésie européenne, il vaut mieux éviter de faire rimer un mot avec lui-même, comme ce serait le cas ici, puisque le vers avec lequel celui-ci doit rimer, se termine par *Salla*.

1199-1200. *Qayna* est la contraction des mots *kay* et *hina* laquelle offre une particularité remarquable : l'initiale *k* de *kay* se prononce comme en français, et néanmoins, dans le mot *qayna*, elle se change en *q*, comme si l'aspiration de l'h de *hina* passait à *kay* après la contraction. La même particularité se reproduit exactement dans la contraction des mots *ñay* et *hina*; la contraction une fois faite, on prononce *ñayna*, avec le *ñ* aspiré, au lieu du *ñ* du mot simple *ñay*. Tschudi a confondu *qayna*, comme cela, de cette manière. etc., avec *kayna*, avant, antérieur, qui, selon l'orthographe ancienne, s'écrit généralement avec le double *c* initial (*ccayna*), comme on le voit dans les vers 48, 970 et 1085 de son premier texte et de celui de Markham; tandis que *qayna*, dans les textes cités, est écrit avec un seul *c* (*cayna*), non-seulement dans le passage qui nous occupe, mais encore au vers 1173. La variante *weñyañwankı*,

1205 Kay hinñij muya uquri? Mayñijpitañ payta harkan Ñokaman riqurinanpañ?	fond de ce jardin solitaire? Comment est-elle si bien cachée que je ne puisse la découvrir?
--	---

Salla. SALLIA.

Ima-Sumaj, willaskayki Huhllata; kanmi iñaka 1210 Imatapaspakayki Pakaykunki, rumi-ñaka.	Ma Bella, cette fois, je vais tout te dire; seulement, quoiqu'il arrive, quoi que tu puisses voir, tu seras muette comme une pierre.
---	---

qui se trouve dans le texte arrangé par Tschudi, au lieu de wehivan-kamalla, est incorrecte. Voici le mot-à-mot de ces deux vers :

Qayna	wehivankamalla
Ainsi	je suis inondée de larmes,
Mana kan	willawaspayki
Non toi	me révélant tout

Ce qui se dirait en français : « Ainsi, je suis inondée de larmes, parce que tu ne me révéles pas tout. » Le mot wehi, *larme*, avec ses désinences, renferme toute une proposition. Analysons-le : Wehivan, *avec larmes*, wehivankama, *inondée avec les (de) larmes*; enfin wehivankamalla avec la désinence lla, qui est la finale, renferme elliptiquement l'idée du verbe être, et veut dire, *je suis inondée de larmes*, comme nous l'avons traduit. En outre, dans ce passage, les six premiers vers sont à rimes croisées, ce qui disparaît avec la variante de Tschudi.

1205. Le verbe hinñij, *faire silence, être silencieux*, se compose de hin, *silence*, et nij, *dire*. Hinñij, adjectif verbal de hinñij, équivaut à *silencieux* ou *solitaire*. La variante de Tschudi hiwñij (chiuñik) n'est pas un mot quechua, et probablement elle est le résultat d'une faute typographique. Hiwñij, *siffleur, sifflant*, dérivé de hiwiy, *siffler*, serait aussi déplacé dans ce passage.

1211. On voit dans ce vers les mots rumi, *pietre*, et ñaka, *roche*, tous deux substantifs, joints ensemble pour composer une locution adverbiale dont le sens est : *muet comme une roche, à l'instar d'une roche*. Cet idiotisme, étranger aux langues romanes, est très-commun en quechua. Nous avons déjà fait observer que la reduplication du même mot formait une locution adverbiale. Maintenant, il s'agit de deux mots à peu près synonymes, dont la réunion produit le même effet. Exemple : Dans le vers 555, on trouve purij, *marche*, et rij, *va*, deux verbes synonymes à l'impératif, qui équivalent littéralement à *va tout de suite, va immédiatement*. Cet idiotisme a lieu même par la jonction de deux mots qui ne sont pas synonymes : ainsi, dans le vers 133, wayra, *vent*, et ihu, *paille*, simplement accouplés, signifient : *A la manière dont la paille est emportée par le vent*. Le drame d'Ollantai est plein de semblables exemples. En voici encore un qui nous tombe sous les yeux : au vers 1244, les impératifs rikuy, *vois*, et baway, *regarde*, renferment l'idée de *regarder avec une extrême attention*.

Ñan kantaka ñikuskayki, Anña llakitan rikunki, Millay kutin y puyunki.	Mais je t'en préviens, le triste spectacle que tu verras te fera pleurer longtemps.
--	---

Ima-Sumaj. BELLA.

1215 Manañ piman willasajñ Ima haykata rikuspapas; Amapuni pakawayñu, Millpusajmi tukuytapas	Jamais je ne parlerai de ce que tu vas me dévoiler; ne me cache donc rien, je renfermerai tout en moi-même.
---	--

Salla. SALLIA.

Kay muyapim ñaka punku... 1220 Kayllallapi suyakaway Ilipi mama puñuhunku: Ñan tutaña; tiyaykuskay.	Il y a dans ce jardin une porte de pierre.... Mais, reste ici jusqu'à ce que les mères soient endormies. La nuit vient, assieds-toi en m'at- tendant.
--	---

(Illojsin.) (Elle sort.)

1212-1214. Voici le mot-à-mot :

Ñan kantaka	ñikuskayki
Mais toi	je vais te prévenir.
Anña llakitan	rikunki,
Beaucoup de tristesse	tu verras,
Millay kutin y	puyunki.
Maintes fois, oui,	tu pleureras.

Au lieu de ñikuskayki qui se lit dans mon texte, tous les autres textes portent rikuskayki, *je te verrais*, en sorte que le verbe rikuy, s'y trouvant trois fois répété dans l'espace de quatre vers, est dans celui-ci tout-à-fait en désaccord avec le contexte; preuve évidente que cette leçon est due à une faute de copie remontant à la plus ancienne transcription du drame, et reproduite ensuite dans tous les autres manuscrits. Ce qui est singulier, c'est que Tschudi, qui, dans le texte quechua, a la leçon fautive, traduit cependant comme si sa leçon était correcte. Nikuy, dérivé de nij, *dire*, signifie *prévenir, aviser, appeler l'attention* sur quelque chose; tandis que rikuy, *voir*, n'a jamais cette signification. Dans ce passage, Tschudi, devant la pensée de Sallia, parle d'une femme triste, (*eine Traurige*), quand il ne s'agit que de la tristesse en général. Le verbe puyuy, *bruiner*, est pris ici métaphoriquement pour *pleurer*.

1218. Le mot millpuy, *manger avec avidité, avaler*, pris au sens moral, veut dire *garder fidèlement un secret, l'ensevelir au fond de son cœur*. Un Indien, pour dire qu'il gardera un secret, dit qu'il l'avalera.

Ima-Sumaj.

Imayhinatan yuyaskan
Kay sonhuy watupakuspa!
1225 Rikullayman pis wahaskan
Kay penhaypi hikikuspa.

Salla.

(Kutimun unuta huh puñupi,
huh pukupitaj miqunata,
apamuspa; huh kanhay-
tataj Ima-Sumajman hon.)

Hatariy, kunan hatiway
Kay kanhayta pakaykuspa

BELLA.

Mille étranges pressentiments
oppresnent mon cœur!
Verrai-je enfin celle qui agonise
au milieu de cette honte?

SALLIA.

(Revient avec une aiguière
pleine d'eau, de la nour-
riture sur un plateau, et une
lumière qu'elle donne à Bella.)

Lève-toi, et suis-moi,
En cachant un peu la lumière.

1223-1224. Il est vrai que dans la traduction d'une langue, on est quelquefois dans le cas de rendre une phrase interrogative par une phrase affirmative ou *vice versa*, quand l'interrogation n'est qu'une figure de rhétorique. Ainsi, au vers 478, dans la grande tirade d'Ollantai, la forme interrogative du texte quechua ne pouvait être transportée dans la traduction française sans entraver la suite de la période. Mais, dans le passage qui nous occupe, et que Tschudi a traduit par la forme interrogative, il n'en est pas de même, car l'adoption de cette forme prouve, au contraire, que cet auteur n'a pas saisi le sens. Voici le mot-à-mot :

Imayhinatan yuyaskan,
A toute chose est pensant
Kay sonhuy watupakuspa.
Moa cœur en pressentant.

Le gérondif *watupakuspa* équivaut ici à *plein de pressentiments*. Ce verbe à l'infinitif, signifie *pressentir* et non *s'informer de nouveau*, comme l'a traduit Tschudi. Le drame même d'Ollantai nous en offre un exemple au vers 115. *S'informer avec intérêt*, se dit en quechua *waturikuy*, comme on peut le voir au vers 292. La ressemblance de ces deux verbes a été cause que Tschudi a pris l'un pour l'autre. Tous deux dérivent de *watuy*, *deviner*.

1225-1226. Voici un exemple de ce que nous venons de dire dans la note précédente: ce passage en quechua est dans la forme affirmative, et sans altérer en aucune manière le sens, nous avons pris pour le rendre la forme de l'interrogation, qui, dans notre traduction, n'est qu'une figure de rhétorique, puisque Bella sait bien que son anxiété est sur le point de finir. Tschudi, qui n'a aucun égard à la conjugaison des verbes, a très-mal rendu ces deux vers, dont voici le mot-à-mot :

Rikullayman pis wahaskan
Je verrais peut-être qui est pleurant
Kay penhaypi hikikuspa.
Dans cette honte en sanglottant.

Le sujet de la proposition complémentaire est *qui*, le verbe est *pleurant*, intransitif et modifié par les expressions circonstancielles *dans cette honte* et *en sanglottant*.

1227-1228. Dans tous les textes, ces deux vers appartenaient à la scène suivante, mais

SCÈNE XIII.

Jardin intérieur du Palais des Vierges d'Élite, avec la grande porte d'entrée d'un côté; de l'autre côté, le caveau de Stella, dont les spectateurs voient tout l'intérieur, mais qui est séparé du jardin par des roches et des feuillages au milieu desquels on distingue la porte du caveau formée d'une grosse pierre. Stella est étendue par terre comme inanimée au fond du caveau, ceinte d'un serpent.

BELLA, SALLIA, STELLA.

Salla.

(Hahaman asuykuspa punkuta
kihan.)

Kaymi Ñusta masqashayki;
1230 Ñahu sonhuyki taninña?

Ima-Sumaj.

Ay! ñañallay, imatan rikuni?
Ayatahu masqarhani?
Anhatan manharikuni.
Ayatahu pakarkanki?

(Yuyaynin hinkan.)

SALLIA.

(Se dirige vers le caveau et en
ouvre la porte).

Voici la princesse que tu viens
chercher, ton cœur est-il satisfait?

BELLA.

Ah! ma sœur, qu'aperçois-je?
Est-ce une morte que je suis venue
chercher? Je tressaille d'horreur.
Cet endroit ne renferme qu'un ca-
davre.

(Elle s'évanouit.)

il est clair que Sallia, revenant au même endroit où elle avait laissé Bella, lui dit de la suivre en cachant un peu la lumière. Le lieu de l'action étant toujours le même, ces deux vers appartiennent encore à cette scène, et la suivante ne commence qu'au vers 1229, où le contexte indique que les deux femmes sont déjà arrivées à l'endroit où se trouve le caveau de Stella. Voir les notes sur les vers 1687-1694 et 1767.